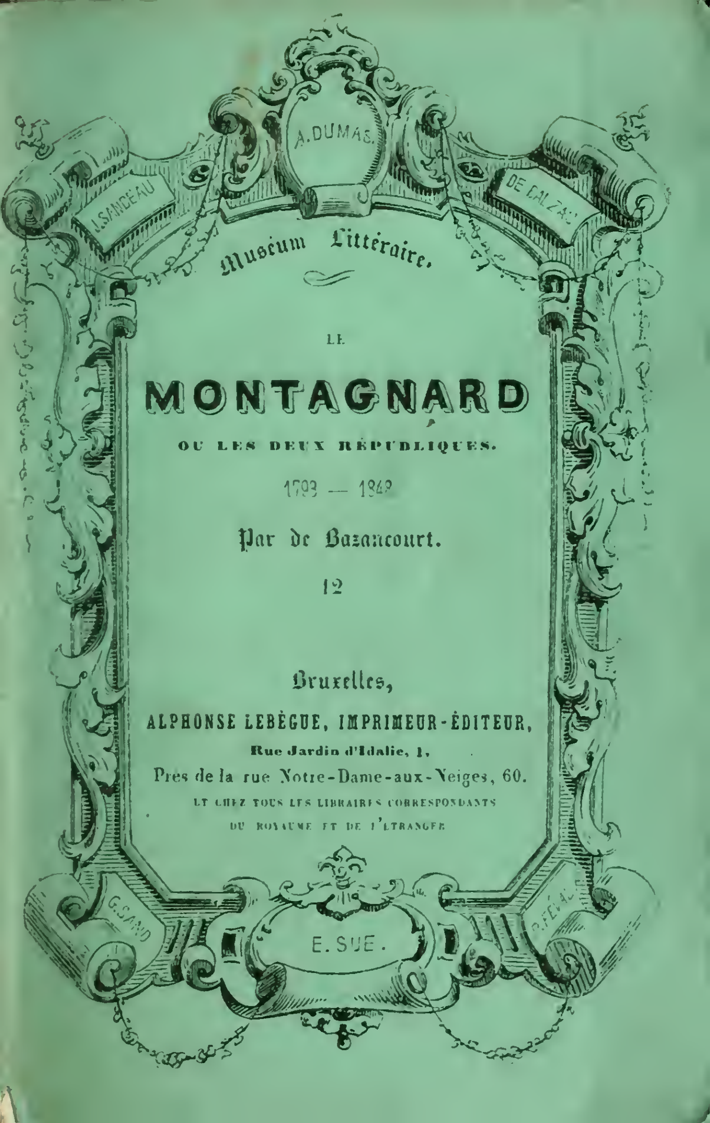


Muséum Littéraire.

LE

MONTAGNARD

OU LES DEUX RÉPUBLIQUES.

1793 — 1848

Par de Bazancourt.

12

Bruxelles,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1,

Pres de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS

DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER

LE MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES.

1793 – 1848.

PREMIÈRE PARTIE. — 1793.

Il est temps de faire cesser cette lutte entre une nation entière et une poignée de factieux déguisés sous le nom de patriotes. (GUADET, à la Convention.

Revenons à Petit-Pierre, à mère Ursule.

L'enfant s'était remis à pleurer.

— C'était sacré, ça, mademoiselle, quand tout a été... fini... pour elle... la pauvre... sainte femme... je n'ai plus regardé à droite... ni à gauche; qu'est-ce que ça me

faisait? Je suis parti, et je suis venu... Ah!... c'est bien long à faire à pied le chemin... Allez, mademoiselle, j'ai cru que je n'arriverais jamais... J'ai été à l'adresse... j'ai demandé. On s'est mis à rire, et pour toute réponse on m'a dit : Il y a longtemps qu'ils sont *allés dormir* avec les autres. J'ai compris tout de suite ce que ça voulait dire; le soir j'ai allumé du feu, et j'ai brûlé le paquet... Voilà pourquoi je suis venu à Paris. — Et tu vas retourner à Orange, mon pauvre Petit-Pierre?

Oh! non!... on y tue tout le monde, là-bas. A Orange!... pourquoi?... Mère Ursule n'est plus là. Non! je vais au hasard sans savoir où, jusqu'à ce que j'aie atteint l'âge, et alors... alors, ils me tueront comme les autres.

— Pauvre enfant, seul... tout seul... veux-tu rester avec moi? lui dit Jeanne en l'attirant vers elle. — Avec vous, mademoiselle... Bon Jésus!... si je veux! avec vous... C'est pour de bon?... — Petit-Pierre ne te rappelles-tu plus Balbon?—Oh! si, mademoiselle.—Eh bien! Petit-Pierre, tu ne me quitteras plus.

L'enfant baisait les mains de mademoiselle de Savernoy.

— Voyez-vous, mademoiselle, dit-il, on a tort de douter du bon Dieu. Pauvre mère Ursule, si elle vous voit de là-haut, elle vous bénit, bien sûr.

En parlant ainsi, il s'agenouilla dans le milieu de la chambre, joignit les mains et se mit à prier à haute voix :

« Mon Dieu! vous êtes bien bon, puisque vous avez pitié d'un pauvre orphelin comme moi; aussi je vous en remercie du fond du cœur, je dois cela à la mère Ursule, qui a fait de moi un bon chrétien. »

Jeanne écoutait cette naïve prière avec l'attendrissement d'un cœur religieux. Elle sentit deux larmes trembler dans ses longs cils blonds.

Au milieu de ce siècle d'impiété et d'apostasie, il y avait quelque chose de touchant à voir cet enfant à genoux et les mains jointes. C'était la goutte d'eau dans le désert.

Tout était redevenu silencieux dans la petite chambre;

aussi Jeanne entendit distinctement quelqu'un monter l'escalier.

— Petit-Pierre, dit-elle aussitôt, en se baissant et en saisissant la main de l'enfant, ici, je ne suis pas mademoiselle de Savernoy; ce mot prononcé comme tu viens de le faire presque tout à l'heure, serait ma mort. — Oh! mon Dieu!... fit Petit-Pierre, en se levant tout à fait. — Je ne m'appelle plus Jeanne, je m'appelle Marianne, ne l'oublie pas... ne l'oublie pas... — Soyez tranquille, mademoiselle, j'y aurai bien attention.

Il était temps de faire cette recommandation à l'enfant; car au moment où il cessait de parler, on sonnait à la porte de la toute petite antichambre qui précédait la pièce où ils se trouvaient.

Jeanne mit la main sur son cœur et dit d'une voix basse :

— C'est lui.

C'était en effet Georges.

La voix qui avait parlé à Jeanne ne se trompe jamais.

Georges n'avait pas comme d'habitude ce visage tranquille et radieux avec lequel il l'abordait toujours; il semblait inquiet, préoccupé, et il dit en tendant la main à la jeune fille :

— Gracchus n'est pas ici? — Il est à sa section. — Bien! je venais le prévenir qu'il était très-important qu'il y fût. — Vous avez l'air inquiet, Georges; craint-on un danger? ou depuis que je vous ai vu, s'est-il plutôt passé quelque événement sinistre? — Ne craint-on pas toujours, ma pauvre Marianne, quand les ennemis de la république sont acharnés contre elle? Tant mieux!... tant mieux!... qu'ils jettent donc le masque, qu'ils attaquent à découvert. Assez d'échafauds comme cela, un combat!

Petit-Pierre avait été se placer près de la fenêtre lorsque Georges était entré, ce qui fait que celui-ci ne l'avait point aperçu. Il s'approcha de mademoiselle de Savernoy :

— Je viens de voir à terre, dans la rue, le morceau de pain que j'ai laissé tomber, lui dit-il, je vais aller le ramasser, mademoiselle; il ne faut pas perdre le pain du bon Dieu. — Quel est cet enfant? dit Georges, qui le regarda sortir. — Un pauvre petit orphelin qui était, il y a deux ans, à la campagne, chez... une... vieille amie de mon oncle. Je l'ai aperçu tout à l'heure par la fenêtre, et, comme il est sans ressources, sans asile, je lui ai dit qu'il resterait ici. — Bonne Marianne! dit le jeune montagnard en prenant les deux mains de Jeanne, ça fait du bien au cœur de t'entendre et de te voir! Ton cœur a la beauté de ton visage. Hélas! il faut que je te quitte. — Déjà, Georges? — Je dois aller au Comité, puis à la Convention; cette journée sera peut-être décisive.

Jeanne prit à son tour les mains du jeune républicain.

— Je vous en prie, Georges, ne me quittez pas ainsi; vous êtes inquiet, agité; vos mains sont brûlantes. Restez encore quelques instants avec moi. Prenez bien garde surtout, mon ami : maintenant la mort choisit sa proie partout.

Georges, debout devant la jeune fille, resta quelques instants à la regarder.

— Jamais, Marianne chérie, tu ne m'as encore parlé avec cette voix si douce, si pénétrante, jamais tu ne m'as regardé comme tu le fais en ce moment.

Jeanne baissa les yeux.

— Oh! reste... reste longtemps ainsi, mon amour, ta tête doucement penchée, tes beaux yeux levés vers moi; que tu es belle, et que je t'aime!... Oh! laisse toujours ainsi courir tes cheveux sur tes épaules.

La jeune fille avait incliné la tête sur l'épaule de Georges.

Les paroles du jeune montagnard la rappelèrent à elle-même. A son insu son cœur était passé dans ses yeux et sur ses lèvres.

— Georges, lui dit-elle, je suis effrayée non pas pour

moi, mais pour vous. Voyez tous ces hommes dont la foule applaudissait il y a quelques jours à peine les moindres paroles, elle a applaudi à leur supplice.

Le jeune montagnard serra les poings.

— C'étaient des misérables dont le pays a fait justice trop tard. — Mais n'a-t-on pas aussi arrêté Danton, Camille Desmoulins? — Ils comparaissent aujourd'hui devant le tribunal révolutionnaire. Oh! ce serait une grande calamité qu'il leur arrivât malheur... Mais Marat n'a-t-il pas été cité aussi devant ce tribunal?... Il en est sorti triomphant, couronné de fleurs, plus grand et plus puissant que jamais... Danton aussi est comme Marat, l'idole des masses... Oh! Marianne, il y a des moments où il faut que la pensée se fasse de pierre et le cœur de marbre. Ce Danton a une parole qui tue, Camille une plume qui déchire. La raison se perd au milieu de ce chaos terrible. Marchons-nous donc au milieu des ténèbres? Partout des complots, des trahisons, des ennemis cachés sous des visages patriotes. Ne verse-t-on donc pas assez de sang encore... pour que la trahison germe ainsi sur chaque partie du sol?

Georges avait redressé son front hautain.

— Soit!... s'écria-t-il, nous les combattrons, tous et partout!...

Il y eut après ces mots quelques instants de silence.

Jeanne était pensive; chaque fois que le mot *complot* était prononcé, elle se sentait tressaillir et son sang glacé par la frayeur cessait de circuler dans ses veines.

— Georges, reprit-elle d'une voix tremblante, vous avez... parlé... tout à l'heure... de complots... d'ennemis... cachés, n'est-ce pas?... Est-ce que... est-ce que... l'on... craindrait?... — Toujours ce ci-devant marquis de Savernoy, interrompit Georges. — Ah!... le... le... marquis... de Savernoy... Eh bien?... — C'est le démon en personne; il faut qu'il ait des agents partout; on croit le tenir, et il vous échappe comme une goutte d'eau qui s'infiltrerait dans les entrailles de la terre; mais la dernière

fois on l'a serré de près, et je crois qu'il fera bien de profiter de ses nombreux déguisements pour émigrer au plus vite, s'il ne veut aller saluer la statue de la Liberté sur la place de la Révolution.

Jeanne écoutait, muette et attentive, et malgré elle avait pâli.

— Obrier, continua celui-ci, a imaginé un plan de campagne... — Obrier!... répéta Jeanne, que ce nom frappait toujours comme la pointe acérée d'une lame. — Un plan de campagne qui les enveloppera fort agréablement; car, imagine-toi que ces messieurs les royalistes n'y vont pas de main morte; ils doivent à la fois attaquer Paris sur tous les points et profiter du tumulte général pour enlever le petit bonhomme du Temple. Ils ne visent rien moins qu'à s'emparer du comité de salut public en masse. Le fait est que ce serait un bon plat à servir au banquet de messieurs les fédéralistes. Malheureusement, grâce à ce pauvre diable de Charolais, auquel ils ont fort cavalièrement cassé la tête l'autre nuit, on connaît tous leurs projets. — Ah! fit Jeanne qui était tout entière suspendue aux lèvres du jeune montagnard. — On feindra de n'y plus penser pour leur faire reprendre confiance; mais l'ordre est donné à toutes les sections de se tenir armées et prêtes à marcher au premier signal. On faiblira sur plusieurs points pour qu'ils se livrent eux-mêmes en croyant à la victoire, et chaque pas qu'ils feront les entraînera dans un réseau dont ils ne pourront plus sortir. Allons... voilà que je te raconte tout cela comme si tu étais le citoyen Gracchus, et que ça t'intéressât. Ma belle Marianne, je te demande pardon de t'avoir traitée en citoyen. — Au contraire... Georges... cela... m'in...téresse beaucoup, balbutia Jeanne. — Tu veux prendre ta revanche de l'autre jour et te montrer citoyenne des plus patriotiques, reprit Georges en riant et en prenant les deux mains de la jeune fille, mais je ne suis pas un austère Romain; et pour t'aimer, ma belle étoile, je ne te demande pas un brevet de civisme. Je ne

vous demande qu'une chose, Marianne, c'est de savoir que je vous aime, et de vous appuyer avec confiance sur cet amour.

Georges avait dit ces derniers mots avec une telle expression de dévouement sans bornes, que la pauvre fille toute tremblante du danger qui, chaque jour, à chaque heure, menaçait son père, laissa tomber sa tête sur la poitrine du républicain et toucha de ses lèvres une de ses mains.

Ce fut pour lui une commotion électrique, il étreignit Jeanne dans ses deux bras.

— Oh!...oui!..oui... Marianne, murmura-t-il tout bas à son oreille, comme s'il eût voulu que son cœur seul entendît ce qu'il lui disait : Aime-moi!... aime-moi!...

Jeanne avait relevé la tête. La fille pensait à son père.

— Tes mains sont brûlantes, ton front humide... continua celui-ci. Tu souffres...j'en suis sûr... comme ce jour où tu m'as tant effrayé. — Non, reprit-elle, je suis bien... très-bien... Que disiez-vous donc tout à l'heure?... les sections... sont... armées... — Voilà que tu t'inquiètes déjà pour Gracchus? — Oui... oui... s'empressa de répondre Jeanne... je m'inquiète.. pour... — Calme ta frayeur, le citoyen Gracchus ne peut courir aucun danger. — Est-ce... que l'on... s'attend... à une... attaque? — Peut-être cette nuit, peut-être demain. — Cette nuit!... demain!... et alors... — Alors... citoyenne Marianne, messieurs les conspirateurs seront rudement menés. L'idée d'Obrier, que j'ai appuyée ce matin au comité de sûreté générale, me paraît très-bonne. —Ah!... une... idée... laquelle?... — Tu veux donc tout savoir, citoyenne? Décidément tu es dans un jour de patriotisme fougueux. Je ne sais pas si je dois... car c'est un grand secret... Si tu allais trahir la patrie?...

Bien que ces mots eussent été prononcés en riant par Georges, ils firent tressaillir Jeanne jusqu'au fond de l'âme, et lui étreignirent douloureusement le cœur.

— Mais, vois-tu, Marianne, continua celui-ci, je vou-

drais avoir un secret qui pût faire tomber ma tête, et t'en apporter la moitié, puisque tu es le battement de mon cœur, puisque tu en es toute l'énergie et le courage.

Mademoiselle de Savernoy était silencieuse et n'osait plus lever les yeux sur Georges. Oh! quelle souffrance!... quelle cruelle souffrance Dieu donnait encore à cette pauvre âme brisée!

Georges appuyé contre la cheminée attira Jeanne à lui.

— Tu ne sais peut-être pas, ma belle citoyenne, que le fils des Capet est enfermé au Temple. Aussi est-ce sur cet enfant, du reste bien frêle et bien maladif, que se réunissent toutes les espérances des royalistes qui croient qu'une révolution qui a pour reine la Liberté, s'abat comme une monarchie qui a pour roi un bonhomme. On va paraître se relâcher sur la garde du prisonnier, afin d'attirer de ce côté le foyer de la conspiration, tandis qu'au contraire les mesures seront prises pour défendre énergiquement le Temple; en moins d'une minute, toutes les issues qui y aboutissent seront fermées et pas un ne pourra échapper. La même manœuvre, comme de raison, doit s'exécuter simultanément pour le comité de salut public. Maintenant, citoyenne, ajouta Georges en portant à ses lèvres une boucle des cheveux de la jeune fille, tu connais les secrets d'Etat.

Dans le même moment, une horloge de la ville sonna trois heures.

— Trois heures... dit Georges; les heures sont des minutes auprès de toi; je pouvais à peine rester quelques instants. Adieu, Marianne; Georges, quand il est absent, occupe-t-il un petit coin de votre pensée?

Marianne émue, bouleversée, ne put prononcer un seul mot, mais le regard qu'elle leva sur Georges était une flamme échappée à son cœur, et répondit pour elle.

En sortant, le jeune républicain trouva Petit-Pierre assis sur la première marche de l'escalier.

Jeanne se laissa tomber sur une chaise avec abattement.

Elle était tellement écrasée par le fardeau douloureux de ses pensées qu'elle ne s'aperçut même pas que Petit-Pierre était rentré et qu'il était debout devant elle à la regarder : on entendait les sanglots à demi étouffés de son cœur qui soulevaient sa poitrine.

— Vous souffrez donc beaucoup, mademoiselle? dit Petit-Pierre à demi-voix; comme s'il eût compris déjà, le pauvre enfant, qu'il y a des douleurs qui veulent le silence et le recueillement.

Jeanne releva la tête; son regard avait quelque chose de fixe et d'égaré. La voix de l'enfant l'avait réveillée en sursaut.

— Enfant!... enfant!... dit-elle tout à coup en prenant les deux mains de Petit-Pierre et en les serrant convulsivement dans les siennes : c'est Dieu qui t'envoie!!!

Et elle se mit à tracer à la hâte quelques lignes sur un morceau de papier.

. . . .

Rude tâche que celle de faire marcher le drame de quelques-uns à côté du drame sanglant de tous, la mutilation de la France à côté des angoisses et des tressaillements d'un cœur, et de parler le langage enivré de la passion au milieu des gémissements de la place publique.

L'agonie de la France enveloppe et couvre d'instants en instants ces voix intérieures de la vie humaine, le sang qui se répand de toutes parts rougit les larmes qu'elles versent, et tache les pages du livre que nous avions entrepris d'écrire, comme ce balai sanglant qu'un enfant secoua plus tard contre les murs de la maison qu'avait habitée Robespierre, fantôme funeste qui se dresse à chaque pas.

A côté de l'enseignement douloureux de notre pauvre humanité découle à pleins bords le grave et terrible enseignement des nations, fontaine aux eaux brûlantes, à laquelle allaient s'abreuver des lèvres desséchées.

Si le marquis de Savernoy avait encore échappé à la haine vivace d'Antoine Obrier, il n'en avait pas été ainsi

de ceux que la haine et l'ambition de Robespierre avaient marqués du doigt.

Ronsin, général de l'armée révolutionnaire; Hébert, le créateur du *Père Duchesne;* Momoro, Vincent, Anacharsis Clootz avaient été arrêtés et menés au Luxembonrg.

C'était un grand coup; mais Robespierre l'avait dit : la lutte était engagée. L'arrestation des hébertistes était un pas vers une pensée plus hardie; le couteau de la révolution montait sur toutes ces têtes pour en atteindre une plus élevée.

En effet, quelques jours s'étaient à peine écoulés que ces *ultrà-révolutionnaires* comme on affectait de les appeler, furent traînés à la guillotine avec les mêmes cris de joie, les mêmes acclamations prodigués à leur agonie et à leur mort.

Mais c'était là seulement le prologue.

A l'arrestation des premiers chefs des hébertistes, avait succédé celle de Chaumette (Robespierre n'avait pas oublié les fleurs et les marronniers des Tuileries), celles de l'évêque Gobel, d'Hérault de Séchelles, de Simon. On le voit, la faux révolutionnaire ne trouvant plus d'épis à abattre glanait parmi les moissonneurs.

Ces coups de hache, nous l'avons dit, frappaient tout à l'entour du chêne puissant que l'on voulait renverser.

Ce chêne, c'était Danton.

Danton, le colosse Danton, le tribun si populaire, au front large et puissant, à la voix impétueuse et tonnante, Danton qui avait dominé tous les orages, brisé à ses pieds toutes les colères; Danton enfin, le favori de la Montagne.

Hideux et rebutant spectacle, en vérité, que celui de ces bêtes féroces, se regardant avec de sombres rugissements et se montrant les dents.

Les Girondins avaient expié par leur supplice la mort du roi; eux aussi, allaient expier à leur tour, un à un, la mort des Girondins. La révolution commençait à se sentir étreinte et étouffée par les flots débordés dont elle avait elle-même rompu les digues. Torrent impur qui roulait

dans sa fange les pierres qui devaient le dessécher! L'histoire de Georges le Montagnard est l'histoire de la révolution elle-même, chaque pas qu'elle fait a un écho dans son cœur. Apôtre fanatique et non pas ambitieux, il assiste jour par jour à cette mutilation de son idole, au démembrement de son enthousiasme; il voit tomber une à une, comme des fleurs fanées, ses plus belles croyances républicaines. On lui révélait le crime là où ses yeux s'étaient ouverts à l'admiration, on faisait des coupables de ceux que l'on nommait des héros la veille, et on les appelait « *des êtres pervers parvenus à jeter la république et la raison du peuple dans le chaos.* »

La révolution était pour lui à la fois un instinct et une religion. Aussi il n'ose pas douter encore.

Danton vient d'être arrêté.

Danton va comparaître à son tour devant ce tribunal révolutionnaire institué par lui pour régulariser le meurtre et réhabiliter l'assassinat; et Paris, vautré dans son orgie, abruti par ses excès, écrasé par sa destinée, n'a même pas un battement de plus au cœur, comme si le couteau des guillotineurs fût devenu l'instrument de la volonté divine, et que chacun dût en être frappé à son tour.

Pour la France, c'était le 5 avril 1794; pour la révolution, le 16 germinal de l'an II de la république.

XVII

On frappa à la porte, d'Antoine Obrier; il était trop bon patriote pour avoir une sonnette ou un autre officieux que le citoyen Scevola, son portier.

— Entre! dit Obrier.

C'était un des nombreux agents de la police, fureteur

d'instinct et de métier, dont la vie est un soupçon perpétuel et chaque heure une délation.

— Citoyen Obrier, dit cet agent, je viens t'apporter un papier assez important que l'on a saisi sur un homme qui sortait d'une des maisons voisines de celle qui nous a été signalée, rue Saint-Jacques. Il y avait avec lui un enfant, mais comme il n'avait pas l'âge on n'a pas couru après. — Donne... donne ce papier, s'écria aussitôt Obrier, que chaque espérance, quelque fugitive qu'elle pût être, faisait tressaillir jusque dans ses fibres les plus intimes. — Qu'est-ce que cela veut dire?... fit-il d'une voix sourde; cette lettre... à n'en pas douter... était adressée à ce damné Savernoy... Tous nos projets connus... nos plans... les plus secrets indiqués... Et tu as pris ce papier?... dis-tu. — Sur un homme qui a été écroué, il y a deux heures, à la Conciergerie, sous le n° 127. — Fouquier-Tinville l'a-t-il interrogé? — Le citoyen Fouquier était au tribunal.

Pendant tout le temps qu'il avait parlé, Obrier n'avait pas quitté des yeux le papier qu'il tenait à la main.

— Parbleu!... s'écria-t-il avec explosion, je ne m'étonne plus s'il parvient à s'échapper toujours. Oh!... nous tenons la clef d'un mystère. — C'est bien, dit-il à l'agent, tu n'as rien de plus à m'apprendre; je porterai moi-même ce papier au citoyen accusateur public. Oui... oui... répéta-t-il d'une voix sourde. Il y a là un mystère... des traîtres!... des traîtres partout!...

Il se retourna vers le jeune montagnard.

— Comprends-tu cela, Georges? Le plan que j'ai combiné pour l'arrestation des chefs de ce complot et que tu as communiqué au Comité de sûreté générale, il est là... là, tout entier... dans cette lettre... — Dans cette lettre! dit Georges, qui jusqu'alors n'avait pas prêté grande attention aux exclamations d'Obrier, tant il était absorbé par le terrible jugement qui venait d'être prononcé. — Oui, mot pour mot... regarde.

Et il passa le papier à Georges.

Georges le prit et y jeta nonchalamment les regards;

mais aussitôt tout son corps tressaillit, et il se leva d'un bond.

— D'où vient cette lettre?... Obrier... qui t'a donné cette lettre?... — Parbleu! tu l'as bien vu, cet agent qui vient de sortir. — Non! je n'ai rien vu!... rien entendu!... Oh!... je suis fou!... ce n'est pas possible!... je suis fou!...

Obrier le regardait avec stupéfaction.

— Il paraît que ça te fait aussi un joli effet... — Mais dis-moi donc qui a écrit cette lettre?... cria Georges avec une exaspération croissante, en saisissant le bras d'Obrier et en le secouant convulsivement. — Pardieu! si je le savais... je te jure bien que je lui ferais passer un mauvais quart d'heure à celui-là. — Oh! ma tête!... murmura Georges, qui était appuyé contre le mur tant ses membres tremblaient.

Il s'approcha de lui, et à son tour lui prit la main :

— Tu connais cette écriture, Georges? — Moi!... non!... non... balbutia celui-ci. — Georges, ce trouble... cette fièvre qui fait trembler tout ton corps... tu connais cette écriture...

La figure de Georges était tellement altérée, qu'on eût dit celle d'un fou. Il ne répondit pas, mais il laissa échapper la lettre et se prit le visage dans les mains avec un sentiment de suprême désolation.

La pensée de Georges ne lui appartenait déjà plus. Obrier avait fait une trop profonde étude du cœur humain pour ne pas comprendre que les sentiments les plus extrêmes peuvent seuls donner une si immense douleur.

Il garda un instant le silence, observant avec son œil fauve le jeune républicain.

— Georges, reprit-il ensuite, cette écriture est celle d'une... femme?... — Qui t'a dit cela?... murmura Georges écrasé. — Cette femme... est celle que tu aimes? — Cette femme!... cette lettre!... Oh! infamie!... Donne-la-moi!... Où est-elle?... J'ai mal lu!... ce n'est pas possible!... Donne-la-moi, que je la déchire avec mes

dents!... — Tout est possible, dit Obrier de sa voix rude. Cette femme, c'est la nièce de Gracchus. — La... la... nièce... murmura Georges, dont les lèvres étaient plus blanches que le suaire d'un mort. — Ce Gracchus ne m'allait qu'à moitié... Cette jeune fille... — Cette jeune fille est une infâme!... s'écria le jeune montagnard avec une explosion terrible. Une lâche espionne... qui a abusé de mon amour...

Obrier posa la main sur l'épaule de Georges et lui dit d'une voix frémissante :

— Ne t'avais-je pas dit, Georges : N'aime pas!... n'aime pas!... L'amour... c'est le poison qui tue... c'est le serpent qui dévore!... Te voilà comme il était, lui!... des larmes dans les yeux, des larmes dans la voix!... la fièvre et la mort dans l'âme!... Enfant!... Enfant!... — Oui!... mais enfant qui se venge! Obrier, enfant qui tue!... Oh! je ne me briserai pas la tête avec une balle, moi!... je me vengerai!... je me vengerai!... — A la bonne heure!... tu comprends la vengeance. Sois tranquille, je t'aiderai, et je me chargerai des préliminaires. — Oui, oui... n'est-ce pas? car vois-tu, mon cœur pourrait faillir... je pourrais... Sa voix était si douce... son visage si pur!... C'était la voix d'une vierge et le visage d'un ange.

Georges tordait une de ses mains dans ses cheveux.

— Mais comprends-tu, Obrier, que la lâcheté d'une femme puisse descendre aussi bas?... Pour elle!... j'aurais déchiré ma poitrine et donné mon cœur à fouler à ses pieds... pour elle!... Si tu savais combien je l'aimais!... Infâme!.. infâme!... Lâche!... lâche!... Oh!... comme je la briserai!... J'étouffe ici!... j'étouffe!...

Et il s'élança hors de la chambre.

Obrier, penché sur le seuil de la porte, le regarda un instant s'éloigner.

— Pauvre Georges! dit-il; il a eu des accents qui m'ont rappelé... La douleur n'a qu'une même voix pour sangloter... Oh! mon fils!... mon fils!... c'est ainsi que tu t'es

éloigné le jour où tu ne devais plus revenir!... J'ai reconnu la même pâleur sur le visage... le même frissonnement sur les lèvres...

Il cessa de parler. Sa pensée étouffait sa voix.

Il alla à la fenêtre et l'ouvrit pour laisser entrer l'air du dehors.

— Il a raison, murmura-t-il d'une voix creuse, en s'accoudant sur le rebord, on étouffe ici!...

Un instant après, il se releva d'un mouvement brusque. Un éclair effroyable avait illuminé son cerveau.

— Si c'était... si c'était... s'écria-t-il avec un rugissement féroce.

Il se mit à rire d'un rire cruel.

—Tu es fou...Obrier...tu veux que cette jeune fille... et cependant!... cependant!...

Et lui aussi s'élança dans l'escalier, s'éloignant comme l'avait fait Georges, d'un pas rapide.

L'un était poussé par son désespoir; l'autre par sa haine.

Georges était comme un fou. Des déchirements affreux mutilaient sa poitrine.

En marchant il s'appuyait presque à chaque pas contre les murs pour ne pas tomber.

Tantôt il restait immobile, tantôt, au contraire, sa marche était fiévreuse; ses yeux étaient secs mais entourés d'un cercle rouge.

Au détour d'une rue il s'arrêta et se prit le visage dans les mains, sans faire attention que chacun, en passant, le regardait avec étonnement.

Que lui importait cette vie indifférente et tumultueuse qui ruisselait autour de lui? Que lui importaient les bruits de la terre? Il n'entendait que les bruits de son cœur en lambeaux!...

— Oh! infamie!... infamie... disait-il entre ses dents, monstruosité!... Elle!... Elle!... J'étais pour elle!... un instrument, un jouet, un espion... Oh! mon pauvre cœur!... oh!... ma pauvre âme!...

Et, semblable à un insensé, il tournait sa tête contre le mur et se frappait la tête aux pierres.

C'est que Georges avait été jeté d'un seul coup, du ciel resplendissant de son amour et de son adoration, dans la fange d'un abîme de souillures et de mensonges; c'est qu'il avait ouvert sa vie et son âme à une confiance immense; c'est qu'il avait donné à Jeanne tout cet élan, toute cette foi aveugle d'un premier amour qui s'infiltre dans le sang des veines et devient le regard de vos yeux, la voix de votre bouche, la chair palpitante de votre vie.

— C'est que cette lettre!... lettre infâme qu'il avait broyée entre ses doigts, déchirée entre ses dents, avait brisé tout cela d'un seul coup, amour, foi, croyance.

Les tempêtes que Dieu envoie sur l'Océan ne sont rien auprès de la tempête qu'une telle douleur amasse dans la poitrine. C'est l'infini du désespoir.

Oh! le jeune et ardent républicain était bien tout entier écrasé par cet anéantissement de lui-même; plus rien ne vivait autour de lui que la rage insensée qui s'amoncelait dans sa tête, que la fièvre qui le dévorait. Il mettait dans sa désolation toute la sauvage énergie de sa nature.

Se souvenait-il que ce jour était un jour terrible, néfaste pour les révolutionnaires? Il avait oublié que Danton, ce superbe colosse de la révolution, cette monstruosité de la liberté, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Lacroix, Hérault de Séchelles devaient à leur tour s'agenouiller sur les planches glissantes de l'échafaud. Il avait oublié que cette heure, à laquelle il se frappait le front dans son désespoir furieux, était celle où ces hommes tout à l'heure si populaires encore, si applaudis de la foule, si adorés de tous avec des trépignements frénétiques, allaient signer de leur sang les premières pages de l'expiation.

Que lui importait que Danton mourût, Jeanne l'avait trahi!... Que lui importait que la hache du bourreau fît tomber la tète de Camille Desmoulins, Jeanne l'avait trahi!

Il n'entendait pas les cris de la rue, qui déjà arrivaient jusqu'à lui, et il ne s'apercevait pas que la justice de Dieu

voulait qu'il vît passer, têtes nues et mains garrottées, ces meurtriers de la France.

Et cependant le funèbre chariot avançait, traînant ses victimes comme il avait traîné les Girondins, comme il avait traîné Marie-Antoinette, reine de France, et huit jours avant, Hébert et Momoro, comme il traînait tous les jours les têtes à couper.

La foule débordait autour de lui et le pressait de ses flots tumultueux, la foule, vile multitude sans nom qui a toujours des cris de joie, des injures et des vociférations pour toutes les agonies, et qui de la même main encense et assassine.

Lève donc!... lève donc les yeux, Georges! Au lieu de les avoir incessamment fixés sur ton cœur, arrête-les sur ce cortége qui passe. Ce sont tes amis, tes frères!... Ils frayent la route où toute cette révolution parricide doit passer. Regarde : le spectacle en vaut bien la peine. Ils sont quatorze entassés dans la même charrette.

Danton était calme et les bras croisés; il avait le front haut, un sourire dédaigneux sur les lèvres, et dans le visage une empreinte d'écrasant mépris qui dominait cette horde populaire, lie de sang et de fange, amoncelée contre les roues de la charrette; on eût dit un de ces chênes altiers qui regardent passer la tempête sans s'en émouvoir.

Mais jamais homme mené à la mort ne fut plus déchirant à voir ou à entendre que Camille Desmoulins. La désolatiou était peinte sur tous ses traits, la faiblesse de son cœur débordait par ses lèvres; il bondissait sur le banc où on l'avait placé et cherchait à déchirer avec ses dents les liens qui le garrottaient.

Les bourreaux cependant n'avaient qu'à regarder leurs victimes pour apprendre à mourir.

Les yeux de Georges, hagards, vacillants comme ceux d'un insensé, aperçurent tout à coup ces quatorze têtes élevées au-dessus des autres.

Le montagnard reconnut Danton et se voila la face de ses deux mains.

Ce spectacle terrible l'arrachait violemment malgré lui à sa propre douleur.

— Danton!... lui!... à l'échafaud!... murmura-t-il à voix basse...

Ce front lumineux et puissant auquel un génie fatal semblait avoir donné la force de porter à lui seul la révolution, venait de creuser un sillon dans la pensée du républicain : et il entendit la voix du tribun qui disait à son ami avec une expression de dédain indicible :

— Reste donc tranquille, Camille, et laisse là cette vile canaille.

Cette voix, c'était bien la même qui dix ans auparavant avait résonné à son oreille, le premier jour de son arrivée à Paris, tonnante et applaudie, la même voix qui disait :

— Il faut que le peuple ait justice.

Et ce peuple qui avait poussé Georges au milieu de ces flots jusqu'à la Convention, était bien ce même peuple auquel le monstre révolutionnaire devait lancer, avant de mourir, cet anathème méprisant.

Mais cette impassibilité muette et orgueilleuse était un masque sur le visage de Danton. Il savait que les grands crimes, comme les grandes vertus, vivent dans la postérité, et il posait à sa dernière heure devant le pinceau de l'histoire. Ce calme contracté rendait peut-être son horrible figure plus affreuse encore, ses traits étaient pâles, un rire convulsif plissait par instants ses lèvres sur lesquelles sa langue ardente se traînait continuellement.

— A l'échafaud!... à l'échafaud!... criaient les voix autour d'eux comme un tonnerre mugissant.

C'était du sang à couler; que fallait-il de plus à cette meute altérée?

— Peuple!... peuple!... on te trompe!... on immole tes meilleurs amis, gémissait Camille Desmoulins en se tordant sous ses liens, de telle sorte que sa chemise, déchirée par lambeaux, laissait voir son corps osseux dans sa grêle nudité.

Spectacle pitoyable, révolte stérile et honteuse contre la mort!

— A l'échafaud!... à l'échafaud!... répétait la foule qui dansait en ronde comme un troupeau de bêtes fauves. — Mais c'est moi!... grinçait Camille, moi qui le premier, le 14 juillet, vous ai appelés aux armes!... C'est moi le premier qui vous ai montré du doigt ce trône à renverser, et vous ai crié : Liberté!... liberté!... Sauvez-moi!... sauvez-moi!... — A l'échafaud... à l'échafaud!... répondaient les voix qui couvraient les gémissements du supplicié; et pas un n'avait un mot de pitié ou de souvenir. A l'échafaud!... à l'échafaud!... — La vie est-elle donc si précieuse? dit Georges en lui-même d'une voix amère, pour qu'on doive la demander avec de telles supplications?... Voilà ma tête, qu'on l'abatte!... voilà ma poitrine, qu'on la déchire!...

Le mutisme de Danton ne put tenir contre cette ingratitude qui les conduisait en hurlant à la tombe, et il se pencha à moitié levé, sur un des rebords de la charrette.

— Peuple insensé... dit-il.

A cette voix rugissante, dont les accents lui étaient si connus, la multitude un instant cessa de vomir ses injures et ses imprécations.

—A l'échafaud,Danton! n'est-ce pas,continua-t-il,parce qu'il vous a conduits au Champ-de-Mars pour signer la pétition contre la royauté. A l'échafaud, Danton, n'est-ce pas? parce qu'il a renversé le trône des rois, parce qu'il a travaillé à vous relever de l'asservissement qui vous écrasait; oui, à l'échafaud, Danton; il a voulu faire de vous des hommes!

Et la foule, qui s'était tue un instant, se mit à répéter comme un écho funèbre : A l'échafaud, Danton, à l'échafaud!

Le tribun tressaillit; il se redressa de toute sa hauteur et s'écria d'une voix qui retentit comme un éclat de tonnerre :

— Peuple ingrat et stupide! tu ne vaux pas la peine qu'un homme te donne un jour, une heure de sa vie...

Et il retomba sur son banc en murmurant entre ses lèvres violacées ces paroles empreintes du plus hideux cynisme :

— Quant à moi, je m'en ris, j'ai bien joui de l'existence; j'ai bien fait du bruit sur la terre, j'ai bien savouré ma vie. Allons dormir.

Et la charrette passa pour ne plus s'arrêter qu'au seuil de la guillotine.

La rue était devenue solitaire comme une plage que les flots de la mer ont quittée.

Georges seul n'avait pas bougé.

— Dormir!... dormir!... répéta-t-il à demi-voix. Oh! cela doit être vrai!... Puisque la vie est la souffrance, la mort doit être le sommeil.

La douleur en faisait presque un athée.

Quand le silence eut remplacé autour de lui ce tumulte mortel, sa pensée, un instant détournée, redescendit comme un éclair en lui-même.

— Oh!... la lettre!... la lettre!... dit-il en serrant ses deux mains contre sa poitrine.

Et il continua sa marche.

Jeanne était seule : seule avec les inquiétudes de sa pensée et la douloureuse résignation de son cœur; cette voix intérieure qui si souvent tremble et gémit en nous, prononçait incessamment le nom de son père et celui de Georges.

Les souffrances de l'âme ont cette différence avec les souffrances du corps, c'est qu'on les écoute et surtout qu'on les aime. La douleur du cœur a des recueillements tristes et doux.

C'est ainsi que mademoiselle de Savernoy s'isolait de la vie extérieure qui grondait autour d'elle.

Cent fois, cent fois heureuse est ta douleur, enfant! elle empêche ta pensée de se plonger dans ces angoisses de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant; à peine si tu entends les cris d'agonie qui redoublent, enveloppée que tu es dans le deuil de tes espérances!

Assise près de la fenêtre, elle s'écoute dans sa méditation. On sonne à la porte. Elle ouvre.

C'est Petit-Pierre.

Petit-Pierre est tout essoufflé; il a tant couru,le pauvre enfant. Sa voix s'éteint dans sa poitrine, à peine s'il peut parler.

— Mademoiselle, dit-il par mots entrecoupés, après... avoir... attendu... ce matin près de deux heures... à l'endroit... que vous m'aviez désigné... j'étais enfin parvenu... à remettre... ce papier... mais... à peine... avions-nous... fait quelques pas que trois hommes se sont jetés sur cette personne. — Oh! mon Dieu!... fit Jeanne. — Et ils l'ont entraînée... — En prison? — Hélas!... mademoiselle, je ne sais pas... j'ai pu m'échapper... je suis accouru... bien vite. — Et ce papier, Petit-Pierre?... ce papier... — Etait caché dans ses vêtements. — Alors tout est perdu!... s'écria Jeanne. — Voulez-vous que je retourne là-bas, mademoiselle? — Non, enfant, murmura Jeanne en se laissant tomber sur un siége avec un profond accablement. Arrêté!... arrêté!... Tu connais Baptistin, Petit-Pierre?... Ce n'est pas lui. — Oh! non, mademoiselle; c'est un visage que je n'ai jamais vu.

Petit-Pierre était debout. Jeanne avait la tête penchée sur sa poitrine.

— Mon père!... mon pauvre père!... Ils le tueront, dit-elle.

Elle se leva brusquement et prit à la fois les deux mains de Petit-Pierre.

— Tu as raison, enfant... Il faut courir... il faut retourner... — Oui, oui. — Mais prends garde!... Ah! prends bien garde, Petit-Pierre. Je l'envoie peut-être à la mort, cet enfant...

Elle se tut un instant pour essuyer son front couvert de sueur.

— Ecoute-moi bien, je ne puis rien écrire. Oh! ma tête!... Voici ce que tu diras : que tout est découvert, leurs plans, leurs projets, leur attaque contre le temple, contre le comité de salut public, entends-tu, entends-tu bien? contre le Temple, contre le comité... Partout des piéges sont tendus... ils feindront d'être les plus faibles

pour... les entraîner à une mort certaine, mais des soldats cachés... Ah! dis-leur bien cela surtout... — Oui, mademoiselle. — As-tu bien compris? — Je me rappellerai tout ce que vous venez de me dire. Le temple, le comité de... de salut public, n'est-ce pas?— Eh! bien! va, va sous la garde de Dieu!

Puis, serrant avec un mouvement fiévreux la tête de l'enfant dans ses bras, elle couvrit ses cheveux de baisers.

— Je t'aime, Petit-Pierre, dit-elle, je t'aime!

Petit-Pierre s'élança vers la porte.

Au moment où il l'ouvrit, un homme était debout sur le seuil.

C'était Georges.

Il était si pâle, il y avait une telle expression sur son visage, que Jeanne, qui s'avançait, resta immobile, les yeux fixés sur lui; puis, comme il avait fait deux pas après avoir refermé la porte, effrayée de l'altération de ses traits, elle courut à lui.

— Vous souffrez, Georges... vous êtes malade?... il vous est arrivé quelque chose?

Georges la regarda sans répondre. Une de ses mains était placée sur sa poitrine par-dessous ses vêtements, et comprimait violemment les pulsations de son cœur.

— Non! dit-il tout à coup brusquement, non, je n'ai rien!... rien...

Et il alla s'asseoir. Ses yeux avaient un regard indéfinissable.

— Non!... reprit-il une seconde fois avant que Jeanne eût prononcé une autre parole; vous voyez bien que je n'ai rien...

Il laissa tomber son front dans sa main.

La jeune fille s'était approchée de lui.

— Georges, vous me trompez, vous souffrez beaucoup?

— Vraiment, répondit Georges, avec un frémissement qui faisait malgré lui trembler sa voix, les femmes sont étranges! que pourrais-je donc avoir? La république n'est-

elle donc pas forte, triomphante?... Nos ennemis ne sont-ils pas écrasés au dedans et au dehors?... Les Hébertistes, Danton... Danton lui-même...

Il se leva; car sa respiration était si oppressée qu'il avait peine à respirer.

Jeanne lui prit la main. Cette main était brûlante, comme si elle eût été de feu.

— Je comprends maintenant, Georges, la pâleur de votre visage, le tremblement de vos lèvres, et cette fièvre qui vous fait les mains à la fois humides et brûlantes. Vous aimiez Danton, vous aimiez Camille Desmoulins... et leur arrestation... — Leur mort... leur mort!... interrompit Georges en se levant et en marchant à grands pas dans la chambre. Je viens de les voir... ils passaient... Qu'est-ce que cela, mourir?... Danton l'a dit tout à l'heure. Dormir... Il va dormir Danton... il ne souffrira plus. Ne devons-nous pas tous mourir de la même façon?... Bravo!... bravo!... un coup de couteau; c'est plus vite fait... ça frappe le corps... ça ne mutile pas le cœur... Je suis pâle... Allons donc! mes joues... pourquoi êtes-vous pâles?... reprenez vos couleurs...

Et en parlant ainsi, il se frappait le visage avec ses deux mains.

Jeanne, palpitante d'émotion, s'élança et lui prit les mains qu'elle serra dans les siennes.

— George, mon ami!... C'est affreux de vous voir ainsi... Tenez, j'entends même les battements de votre cœur sans les sentir; vous êtes malheureux, appuyez-vous sur moi, donnez-moi votre tête que je la presse dans mes bras... Ne m'avez-vous pas dit que je serais pour vous l'ange de consolation? — Vraiment?... fit Georges avec un rire forcé qui déchira ses lèvres serrées l'une contre l'autre, oui, vous avez raison, Marianne... Vous êtes l'ange de la consolation... consolez-moi...

Il se tut et reprit ensuite d'une voix sourde:

— Oh! c'est une fatale journée que celle-ci... Du sang et de la douleur partout.

Son regard sombre et vacillant s'attacha sur Marianne.

— Tout à l'heure, continua-t-il, à votre porte... et c'est ce qui m'a rendu ainsi pâle... j'ai rencontré un ami... oui, un ami... C'était affreux! il se frappait le front à toutes les pierres des murs pour se le briser... C'est qu'il souffrait horriblement! c'est que son cœur torturé, déchiré en lambeaux, se tordait; c'est que toutes ces douleurs infinies que Dieu a données à l'âme, gémissaient en lui... Ah! si vous l'aviez vu, Marianne, vous en eussiez eu pitié. Ecoutez, vous... si bonne... si pure... vous... comme vous le disiez tout à l'heure... l'ange de la... consolation. écoutez... ce qui lui était arrivé : Il aimait de cet amour infini pour lequel il n'y a sur la terre ni mot ni langage, comme je t'aime enfin... Marianne... Cet amour était devenu sa vie, son âme; car ainsi que moi, il aimait pour la première fois, et sa pensée, à chaque heure, s'agenouillait devant ce visage de femme. Je vous l'ai dit bien souvent; mais vous ne pouvez pas comprendre combien l'homme, lancé ainsi par la fatalité de sa destinée dans ce torrent qui se déborde, entraîne et aveugle, a besoin de cette voix douce et aimée qui parle toujours en lui, et rend la force à son cœur, l'énergie à son bras, la puissance à sa volonté.

Pendant qu'il parlait ainsi, la voix de Georges devenait, tantôt tendre et douce, tantôt, au contraire, ardente et fiévreuse; il oubliait sa douleur pour penser à son amour.

— Eh bien! savez-vous ce qui est arrivé de lui?...Cette femme qu'il aimait avec toute la puissance de son être, avec le délire de la foi... cette femme en faisait un instrument de lâcheté et de trahison... elle pressait son cœur chaque jour pour en faire sortir jusqu'à la moindre pensée, pour en dévorer jusqu'au moindre secret, et cela, le cœur froid...le mensonge sur les lèvres,parce qu'elle était une espionne!...

Jeanne écoutait : son front était livide.

— Oui, le plus lâche, le plus honteux métier!... épiant

chaque regard pour l'interpréter, chaque mot pour le répéter, chaque épanchement du cœur pour en faire une trahison. Que lui importait que ses secrets ainsi livrés pussent faire tomber sa tête : une tête de plus sur l'échafaud... qu'est-ce que cela fait? — Seigneur, mon Dieu!... murmura Jeanne, qui se sentait défaillir. — Et lui!... lui... le fou!... l'imbécile!... l'enfant... il ne voyait rien... ne devinait rien... il se roulait à ses pieds, il lui ouvrait son cœur; il l'appelait sa vie, son âme, sa force, sa religion, son ange... il baignait ses regards dans ses yeux...il ne demandait qu'à être son esclave à deux genoux, devant elle; il baisait ses cheveux... un à un... il l'aimait tant!... il l'aimait tant!... Oh! le fou!... l'imbécile!...

Et Georges riait de ce rire torturé que l'ange des enfers doit avoir mis sur les lèvres des damnés.

Il se leva à moitié, et plaçant ses deux mains sur les épaules de la jeune fille :

— Mais dites-moi donc, Marianne, que cette femme est lâche... misérable et infâme!... car cet homme, c'est moi!... cette femme, c'est vous!...

Jeanne poussa un cri effrayant.

Le jeune montagnard retomba sur son siége écrasé, anéanti.

Un silence de quelques instants succéda à ce terrible anathème.

Georges se releva debout,fier et droit, les yeux ardents, mais le visage profondément dédaigneux :

— Oui, lâche... misérable... citoyenne espionne... reprit-il d'une voix lente, mais tu vois que la Providence marque du doigt toutes les infamies pour qu'on puisse les écraser du pied avec mépris, tu ne jouiras pas longtemps du fruit de ta lâcheté. — C'est un compte maintenant à régler entre toi et Samson. — Georges... dit Jeanne en se laissant tomber à genoux devant le jeune républicain, le marquis de Savernoy est mon père...—Le marquis!... ton... père!... le marquis de Savernoy!... votre père,

Marianne!... — Et maintenant, Georges, accusez-moi, livrez-moi,je suis prête... Depuis longtemps j'ai appris à force de douleurs, à ne plus aimer la vie et à ne pas redouter la mort; mais, au nom du ciel!... ne m'insultez pas ainsi!...

Les yeux de Georges n'avaient plus de regards, sa bouche n'avait plus de paroles.Il tendit la main à la jeune fille et la releva.

— La... fille...du... marquis... de... Savernoy! murmura-t-il enfin, en s'arrêtant à chaque mot. — Oui, Georges, la fille du marquis de Savernoy; pouvait-elle laisser égorger son père?

Et la pauvre enfant, éclatant en sanglots, se cacha le visage.

Elle continua, laissant échapper des paroles entrecoupées au milieu de ses larmes.

— Double... haine... et double vengeance... à assouvir.. Allez... allez... Georges! la victime... ne murmurera pas. La mort, je ne dirai pas comme vous...Georges; c'est le sommeil; mais pour ceux qui ont beaucoup souffert, c'est le repos et l'espérance.—Oh!... fit le jeune homme avec un gémissement indéfinissable. — Georges, ne me méprisez pas!... ne me méprisez pas!... dit-elle.

Georges secoua la tête avec un mouvement d'étrange énergie, et se frappant le front :

— Il y a des moments, reprit-il, où je ne comprends point qu'un homme ne devienne pas fou; la fille du marquis de Savernoy!... Mademoiselle, tout à l'heure je vous ai insultée... outragée... c'est lâche de la part d'un homme... je vous en demande pardon... Vous avez fait... ce que vous deviez faire... Une fille ne peut pas laisser égorger son père! Vous avez raison... c'est moi... qui étais un fou... un insensé...

Et il se laissa retomber avec accablement, en murmurant avec une expression de désespoir immense : Oh! fatalité!... fatalité!...

Il se releva tout à coup.

— Marianne... partez!... Mademoiselle... au nom du ciel!... fuyez d'ici... vous n'avez qu'un instant... ils vont venir vous arrêter... ils vont venir! — Ils m'arrêteront, dit la jeune fille, sans faire un mouvement.—Marianne!... oh!... je vous supplie. — Je ne m'appelle plus Marianne... je m'appelle Jeanne de Savernoy. — Fuyez!... fuyez!... c'est la mort... — Et moi, je ne veux pas fuir... je veux attendre, dit Jeanne d'une voix simple et digne. — Oh!... non!... non!... s'écria le jeune montagnard en lui prenant les mains, tu fuiras... Voyez-vous, ils sont impitoyables!... c'est la mort! vous dis-je...— J'ai assez souffert... je veux mourir, Georges. — Et moi! dit Georges en l'enlaçant de ses deux bras, je ne veux pas que tu meures!... Je t'aime... ma vie... mon âme... je t'aime!... — Georges... Georges... s'écria la jeune fille en se rejetant en arrière... oh! ne me parlez pas ainsi!... j'étouffe... je me meurs...

Georges baisait ses cheveux, ses mains, son visage avec délire, il essuyait ses larmes avec ses lèvres.

— C'est que tu ne sais pas, mon adorée... à quel point une femme peut prendre le cœur d'un homme sans lui en laisser rien... Tu ne sais pas quelle immensité de désespoir m'a dévoré en une seconde, en une minute... Viens... ma vie... viens... ils te tueraient sans pitié, comme ils ont tué mon père! viens... — Oh! être aimée ainsi et mourir!... dit Jeanne en se laissant aller au bras du jeune républicain, défaillante, éperdue. — Ecoute!... j'ai entendu du bruit dans la rue... je les devine... ce sont eux... il en est temps encore... — Ce sont eux!... dit Jeanne en entraînant Georges à la fenêtre. — Oui... oui... répéta celui-ci en collant son visage contre le carreau... Les voilà, et avec eux un commissaire de section!...

Jeanne se jeta au cou du jeune homme, l'étreignit de ses deux bras, approcha son visage de son visage, son souffle de son souffle. — C'est la mort!... la mort inévitable!... n'est-ce pas?... Eh bien!... Georges... je puis te le dire à présent, puisque je vais mourir... Mon bien-aimé, je t'aime... je t'aime!...

Georges voulut parler, elle lui mit la main sur la bouche.

— Oh! ne parle pas!... ne parle pas!... j'ai si peu de temps!... entends-tu bien? je t'aime avec toutes les forces de mon âme!...

Elle se leva sur la pointe des pieds pour être plus près de lui encore et pour que sa voix entrât plus profondément au fond de son cœur.

— Je t'aime, mon Georges adoré... plus que les anges n'aiment Dieu!... Si ce que je dis là est un blasphème... Seigneur, pardonnez-moi! Oh! j'ai bien souffert!... j'ai bien pleuré!... Ne me plains pas, Georges... remercie-les, ceux qui viennent... ils m'ont permis de te dire, mes yeux sur tes yeux, ma vie dans ta vie... mon âme avec ton âme... Je t'aime!... je t'aime!...

Comme si c'eût été l'écho de ces derniers mots, on frappa rudement à la porte.

Jeanne alors joignit les deux mains du jeune républicain dans les deux siennes.

— Georges, lui dit-elle, je suis bien heureuse, je te le jure, j'ai vécu toute ma vie en cinq minutes. — Tu ne mourras pas!... tu ne mourras pas!... s'écria Georges... je vais ouvrir...

Mademoiselle de Savernoy secoua la tête avec un triste sourire.

— Ami, dit-elle, sur le bord de la tombe, je te fais une prière; mon père a des cheveux blancs comme en avait le tien, sauve-le... si tu le peux.

Le regard de Georges répondit à la jeune fille, et comme on frappait avec violence, il alla ouvrir.

Jeanne resta debout, appuyée contre la cheminée. Son visage avait repris cette expression de calme sérénité que les peintres italiens ont donnée à leurs madones. Elle écarta ses cheveux le long de ses tempes et essuya deux larmes qui brillaient dans ses cils blonds. Elle était belle et radieuse ainsi, belle de toute cette pureté que Dieu met au front des vierges martyres; la pâleur de son visage n'a-

vait plus rien de triste et de maladif. C'était la douce résignation qui regarde le ciel et ferme déjà les yeux à la terre.

La première personne qui entra fut Obrier.

— Tu vois que je suis exact, dit-il au jeune montagnard avec un froid sourire; commissaire de section, agent municipal, gendarmes, nous sommes au grand complet. — Je te remercie, Obrier, répondit le jeune montagnard avec la même voix et le même sourire; mais tu vois que j'ai été encore plus exact que toi. Et il ajouta, en se retournant vers le commissaire et vers l'agent municipal : Je vous attendais pour l'arrestation de la citoyenne.

Obrier le regardait avec un étonnement mêlé d'admiration.

— A la bonne heure, Georges, lui dit-il à voix basse, tu as le cœur de roche.

Le jeune républicain ne répondit rien et continua :

— Citoyen commissaire, je remets la citoyenne entre tes mains, fais ce que tu as à faire.

Le commissaire s'approcha de la jeune fille.

— Ton nom,citoyenne?—Marianne,s'empressa de dire Georges. — Je m'appelle Jeanne de Savernoy, répondit celle-ci calme et grave.

Georges la regarda avec douleur. Obrier fit un bond.

Le commissaire continua :

— Citoyenne Jeanne de Savernoy, par ordre du citoyen Fouquier-Tinville, accusateur public près le tribunal révolutionnaire, au nom de la loi, je t'arrête! — Je suis prête, dit Jeanne, sans que son visage trahît la moindre émotion. — La voilà donc!... murmura Antoine Obrier accoudé dans l'ombre, la voilà donc celle qui a tué mon fils!... — Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est? dit Gracchus qui venait d'entrer, et qui, écartant violemment le commissaire et l'agent municipal, prit la jeune fille entre ses bras. — Vous vous perdez... murmura Jeanne bien bas, vous vous perdez... — Qu'est-ce

que ça me fait! répliqua celui-ci d'une voix brève. — Dites que vous ne me connaissez pas. — Allons donc, que je t'abandonne au dernier moment, tu as pu le croire! ah! Jeanne, mon enfant, ça n'est pas bien.

Le commissaire s'avança vers lui.

— Tu es le citoyen Gracchus? — Président de la section de la Fraternité. — Citoyen Gracchus, par ordre de Fouquier-Tinville, accusateur public près le tribunal révolutionnaire, au nom de la loi, je t'arrête. — A la bonne heure! dit Dupuis en pressant contre sa poitrine la tête de la jeune fille, ma pauvre Jeanne, nous ne nous quitterons pas.

Et il ajouta de manière à n'être entendu que d'elle seule :

— Je t'avais bien dit que ça finirait mal.

La figure d'Obrier avait un rayonnement infernal; il assistait immobile à cette scène, et murmurait entre ses dents, que faisait trembler une joie fiévreuse.

— Après la fille, viendra le tour du père.

Georges, les yeux sur Jeanne, ne prononçait pas un mot, ne faisait pas un mouvement.

Pendant ce temps, l'agent municipal griffonnait sur une feuille de papier.

La jeune fille prit une des mains du vieux Dupuis, et pendant qu'elle la portait à ses lèvres, les larmes qui inondaient son visage coulaient sur ses mains; elle ne s'était résignée que pour elle-même.

— Hélas!... murmura-t-elle, c'est moi qui vous tue... — Encore une fois, qu'est-ce que ça fait? dit celui-ci en essuyant les larmes de la jeune fille avec son mouchoir à carreaux. Un peu plus tôt, un peu plus tard. Le tout est de s'habituer à cette idée-là. Je m'y ferai comme un autre, va! — Allons, citoyen, Gracchus, citoyenne Savernoy, dit le commissaire d'une voix rude et impérativ e, passez devant!

Jeanne s'appuya sur le bras de Gracchus.

Georges se pencha à son oreille et lui dit à voix basse :

— Jeanne, je veillerai sur vous.

Dupuis se retourna vers le jeune républicain.

— Eh bien! alors, citoyen, ajouta-t-il, tâchez de veiller un peu sur moi par la même occasion, ça me fera plaisir.

Antoine Obrier ne les quittait pas des yeux; il vit le mouvement de Georges; sa haine devina les paroles au mouvement des lèvres.

— Oh! non!... dit-il dans l'ombre en étreignant de ses deux mains sa large poitrine, non!... tu ne la sauveras pas...

XVII.

Il y avait bien des prisons à Paris dans ces temps lugubres. Les maisons de Dieu étaient devenues des antres révolutionnaires tels que les Cordeliers et les Jacobins, ou de lugubres cachots tels que l'Abbaye, les Carmes; là s'entassaient chaque jour de nouvelles victimes promises aux bourreaux, troupeaux vivants qui attendaient pêle-mêle, parqués dans de vastes salles, que la mort leur fît place; et la mort ne les faisait pas longtemps attendre.

Autrefois, on pouvait croire de temps à autre à un acquittement; la vieillesse avec ses cheveux blancs, l'innocence avec son visage pur trouvaient quelquefois grâce devant le terrible tribunal; mais aujourd'hui, un acquittement fût devenu un scandale public, la mort ne pardonnait plus : l'innocence avait perdu son auréole et les monstruosités les plus incroyables se commettaient de sang-froid; il suffisait de vivre pour être criminel; les prisons étaient devenues les entrepôts de la mort.

Au lieu de cette inscription, épitaphe de la nation, gravée sur la façade :

Unité, invisibilité de la république.
Egalité, fraternité ou la mort.

On eût mieux fait d'écrire ce vers que Dante a placé aux portes de l'enfer :

LASCIATE OGNI SPERANZA, VOI CH'INTRATE.
Laissez toute espérance, vous qui entrez ici

Parmi les dix-huit prisons, bouches éternellement affamées et béantes, l'Abbaye, les Carmes et le Luxembourg étaient plus spécialement réservées aux personnes d'un rang élevé ou d'une naissance illustre. On ne transférait d'ordinaire celles-là à la Conciergerie que le jour où elles devaient comparaître devant le sanglant tribunal, quelquefois la veille.

Cependant, par exception à la règle commune, des victimes de choix étaient parfois envoyées à la Conciergerie, où elles se trouvaient plus complétement sous le regard et sous la main de Fouquier, qui avait fait de cette dernière prison le centre même de sa vie; il se plaisait à réunir, avec un soin minutieux, les plus glorieuses et les plus belles têtes : ses sanglants appétits avaient de la coquetterie et de l'orgueil, et il composait, pour la mort, de gracieuses corbeilles, comme on compose un bouquet de fleurs pour un bal.

Aussi ce fut à la Conciergerie que l'on conduisit mademoiselle de Savernoy.

C'était une flatterie à l'égard de Fouquier.

La première entrée de cette prison, qui s'ouvrait alors, et il y a peu d'années encore, sur la grande cour du palais, était fermée par deux guichets très-rapprochés l'un de l'autre.

Chacun de ces guichets était gardé par un porte-clefs.

L'emploi de porte-clefs était important et recherché,

très-lucratif surtout, mais il demandait les vertus les plus mâles et les qualités les plus resplendissantes des héros de la sans-culotterie : voix rude, visage sombre et farouche, poignet de fer, torse d'athlète, regard profond et froid.

Ce jour-là même où la fille du marquis de Savernoy et le pauvre citoyen Gracchus étaient arrêtés, il y avait fête et repas d'installation à la Conciergerie.

Un des porte-clefs s'était maladroitement laissé mourir et avait ainsi laissé sa place vacante. C'est à cette place qu'on installait le nouveau porte-clefs, sorti triomphant de sérieuses et longues épreuves.

Si la funèbre tristesse et les mortelles inquiétudes habitaient au dedans, sur le seuil les rires et la joie la plus franche éclataient de toutes parts, au milieu du choc des verres et des chansons patriotiques. C'est que le festin du nouveau guichetier était des mieux ordonnés, et que le concierge, véritable graine de jacobin, avait prêté sa salle à manger pour cette solennelle réception.

Ici le vin ruisselant, les rires et les cris joyeux, là-bas les larmes et la mort.

Cinq heures ont sonné, et le concierge, assis à la place d'honneur, préside le banquet.

En face de lui, le nouveau candidat admis à la dignité importante de porte-clefs du guichet de droite.

La nappe rougie, les figures avinées, les cris gutturaux, les yeux qui vacillent, tout annonce que le festin a été largement fêté.

Le concierge se lève. Il appuie ses deux bras sur la table, précaution fort utile dans l'intérêt de l'équilibre, son visage est rayonnant comme celui d'une panthère au milieu de ses petits.

— Citoyens mes frères, dit-il, c'est aujourd'hui un grand jour, d'abord parce que... parce que tous... les... tous... tous les jours qu'éclaire la ré... pu... pu... blique une et indivisible sont gravés... sont gravés...

Des bravos frénétiques interrompirent l'orateur qui sourit et continua.

— Ensuite parce que le citoyen Horatius Coclès, Hora...tius Co... Co... Coclès est appelé à l'honneur de porte-clefs. Citoyen... Horatius... je t'ouvre mes bras... viens y re... re... cevoir l'accolade... fra... ter... ter... nelle et les... et les insignes de ton rang.

Le citoyen Horatius se précipita dans les bras du citoyen concierge, qui lui remit le trousseau de clefs.

Certes, le nouveau guichetier est digne de l'emploi; il ne possède qu'un œil; mais cet œil a une teinte fauve et vitreuse qui fait plaisir à voir; ses bras ressemblent à des massues,ses mains à des verrous de fers.

Il monte sur la table pour développer plus complétement aux yeux de ses confrères les merveilleuses qualités qui le distinguent et entonne d'une voix de stentor quelques gracieux couplets, qu'il a composés lui-même pour cette solennité :

Rions, frères, rions
Et buvons!
La liberté préside
Et guide
Nos verres, que Bacchus
A remplis de son jus.

C'est le signal; le vin dans les verres et sur la table, les assiettes roulent à terre.

Horatius reprend avec une énergie qui fait retentir les échos et trembler les vitres.

Vive le vin!
A bas le talotin!
Vive la guillotine!
Qui a si bonne mine,
Et qui coupe si bien
Les têtes de ces chiens!!

Les règles de la prosodie, on le voit, ne sont pas régu-

lièrement observées; mais la richesse de la pensée rachète amplement ce léger défaut de facture.

Le concierge s'est endormi sur son siége d'honneur; ce qui n'empêche pas le poëte-guichetier de continuer avec entraînement son hymne patriotique :

Mes beaux aristocrates,
Dans etc.

Mais la porte venait de s'ouvrir, et le guichetier de service prévint qu'il arrivait du monde.

La concierge se réveilla en grognant fort, et sortit pour aller voir ses nouveaux hôtes.

— Citoyen Coclès, dit-il en passant, si tu as le poignet aussi fort que la voix, ça ira bien.

Pour toute réponse, le nouveau guichetier releva la manche de sa chemise, et prenant une clef au hasard dans le trousseau, il la tordit entre ses doigts.

Les nouveaux hôtes étaient Jeanne et Gracchus.

Pauvre enfant! elle était bien pâle, et son courage avait failli l'abandonner, lorsqu'il lui fallut courber la tête pour entrer sous le fatal guichet. Un froid mortel pénétra dans ses veines et vint lui glacer le cœur; alors elle donna toutes ses pensées à Dieu, et appuyée sur le bras de Gracchus, elle continua de marcher.

Mais ce bruit de verrous, ces portes massives qui roulaient en hurlant sur leurs gonds, ces murs froids et nus, ces voûtes sombres sous lesquelles s'infiltraient à peine quelques lambeaux de clarté, la faisaient frissonner malgré elle.

Gracchus était très-pâle; il avait bien envie de trembler aussi de tous ses membres; mais il sentait sur son bras tressaillir celui de la jeune fille, et il s'efforçait d'avoir du courage. Le cœur a tant de ressources.

— C'est le premier moment qui est un peu dur, vois-tu, mon enfant, lui dit-il, mais on s'y fait. — Ça été plus

fort que moi, répondit-elle d'une voix basse en appuyant sa tête blonde et pâle sur l'épaule de Gracchus; heureusement, qu'ils ne me laisseront pas longtemps ici. — Le citoyen Georges est puissant, Jeanne, j'ai espoir qu'il te sauvera.

La jeune fille secoua la tête.

— Oh! je n'ai pas peur de mourir, dit-elle.

Ils étaient arrivés dans une sorte de grande salle séparée en deux par une cloison vitrée; il y avait des bancs le long des murs; voilà tout; et comme le jour y pénétrait peu ou pas, une lampe fumeuse en éclairait les sombres parois.

— Attendez ici, dit le guichetier, que le citoyen concierge ait fait son affaire.

Jeanne tomba sur un des bancs plutôt qu'elle ne s'assit et croisa ses deux mains sur ses genoux.

Ses longs cheveux débouclés lui couvraient une partie du visage et ruisselaient sur sa robe d'indienne. Ses yeux n'avaient pas de larmes, et comme tout était silencieux autour d'elle, ses lèvres murmurèrent bien bas sa pensée.

— Mon Dieu! faites que Georges ne me sauve pas! je veux mourir.

Mais tout à coup des hurlements et des rires firent vibrer les échos de la salle. On entendait le bruit des verres brisés et celui des couteaux qui frappaient en cadence sur la table.

— Ils sont bien heureux de rire là-bas, dit Gracchus en relevant la tête, je n'en ai pas envie, moi.

Horatius Coclès avait, on le devine, repris sa chanson un instant interrompue.

Les paroles arrivaient par la porte entr'ouverte jusque dans la salle où était mademoiselle de Savernoy, et grâce aux poumons d'airain du citoyen porte-clefs, il n'était pas possible d'en perdre une syllabe.

Mes beaux aristocrates
Dans le sac à Sanson
Crachons... crachons ..

Jeanne, réveillée subitement de sa douloureuse méditation, tressaillit. Gracchus sentit un frisson lui parcourir tout le corps.

La voix continuait plus claire et plus retentissante :

J'achèterais des têtes
Si j'avais les moyens;
J'en porterais en fête
Une dans chaque main.
Vive la guillotine!
Qui fait si bonne mine
Et qui coupe si bien
Le cou à tous ces chiens!

Horatius avait cru pouvoir se permettre cette légère variante, empreinte d'une noble énergie patriotique.

Les règles de la poésie étaient de plus en plus violées; mais, en revanche, comme celles de la république y trônaient triomphantes!...

Mademoiselle de Savernoy se serra en tremblant contre Gracchus.

— Quelle affreuse chanson! dit-elle, en cachant sa tête dans ses vêtements.

Le brave homme entoura de ses bras le corps de la jeune fille comme pour lui faire un rempart contre ces chants odieux.

— C'est une chanson de circonstance dont nous aurions fort bien pu nous passer, grommela-t-il entre ses dents; mais vois-tu, Jeanne, ils en ont le droit, nous sommes ici chez eux.

Quelques instants après, le guichetier vint les chercher. Tous les papiers étaient en règle.

Jeanne se leva, et reprit le bras de Gracchus, le brave homme avait de grosses gouttes de sueur le long des tempes; les jambes de mademoiselle de Savernoy tremblaient si fort, qu'elle avait beaucoup de peine à marcher. Il faut si peu de chose pour déraciner ce triste courage du cœur d'une jeune fille.

La salle dans laquelle ils entrèrent était pleine. Jeunes et vieux, femmes et hommes, étaient réunis dans cette antichambre de la mort.

Mais cette salle avait un aspect étrange; les fronts n'étaient pas inclinés vers la terre, les visages pâles, les regards immobiles; de tous côtés, au contraire, des rires, des paroles joyeuses, et parfois des chants. Chaque jour d'oubli semblait être une fête de la vie. On ne pensait plus à la mort, on attendait, comme après le jour qui fuit, on attend le jour qui doit venir.

Aussitôt que la porte s'ouvrit pour donner passage à mademoiselle de Savernoy, une jeune fille blonde comme elle s'élança avec un cri.

Toutes deux restèrent longtemps embrassées. Leurs yeux versaient des larmes, mais ces larmes se confondaient sur les joues de l'une et de l'autre, mêlées comme l'étaient leurs cheveux, unies comme l'étaient leurs deux cœurs.

Cette jeune fille, c'était Anaïs de Préville, la compagne bien-aimée de Jeanne, sa sœur du couvent.

— Oh! Dieu est bon!... murmura Jeanne la première, il nous réunit aujourd'hui. — Oui, Dieu est bon et cruel à la fois, ma pauvre Jeanne... Toi... aussi, tu n'as donc pu leur échapper! — Ma bonne Anaïs... nous allons bien le prier pour qu'il ne nous sépare plus... n'est-ce pas?

Anaïs se renversa un peu en arrière pour mieux voir son amie et faire entrer son regard plus profondément dans son cœur.

— J'étais isolée, perdue... dit-elle, la prison me rend le bonheur du couvent, qu'elle soit bénie!

Jeanne appuya sa tête sur l'épaule de sa compagne; le bonheur comme la souffrance épuisait ses forces.

Gracchus les regardait toutes deux avec un sourire amer.

— Pauvres enfants! murmura-t-il, si jeune et déjà si près de la mort! Ceux qui ont des cheveux gris sur la tête ont-ils donc le droit de se plaindre? C'est égal, ajouta-t-

il tout bas, en se frottant le cou par un mouvement involontaire, la guillotine, c'est une vilaine chose.

Anaïs tenait Jeanne par la main, elle l'amena successivement devant plusieurs dames en la nommant. Chacune attirait doucement à elle la nouvelle venue, et la baisait au front.

On eût dit une jeune fille présentant une de ses amies dans un bal.

Elles s'arrêtèrent ainsi toutes deux devant une jeune femme qui tenait à la main un travail de broderie.

Un jeune homme, qu'on reconnaissait pour militaire à ses fines moustaches, était assis auprès d'elle et lui parlait bas. Il y avait à la fois un sourire de coquetterie et d'incrédulité sur les lèvres rosées de cette jeune femme, qui s'épanouissaient sans s'entr'ouvrir, comme un œillet qu'une main eût pressé.

Elle releva la tête, et, laissant tomber sa broderie sur ses genoux, elle tendit la main à Jeanne.

— Ma charmante enfant, lui dit-elle, ici l'on n'a pas le droit d'avoir les joues pâles comme sont les vôtres, des yeux tristes comme le sont vos beaux yeux bleus. Nous vous égayerons; n'est-ce pas, vicomte?

Le jeune homme, qui s'était levé avec cette politesse de bonne compagnie dont on ne retrouvait plus les lambeaux dispersés qu'aux Carmes, au Luxembourg, à l'Abbaye ou à la Conciergerie, s'inclina et répondit :

— Ici, il n'y a point d'égoïsme, mademoiselle; chacun apprend aux autres ce qu'il sait, la comtesse vous apprendra la coquetterie, l'insouciance et la gaieté. — Et vous, vicomte, qu'enseignerez-vous? — Ce que j'ai ici près de vous et ce que j'aurai demain là-bas : la résignation. — Aimez-vous à chanter, mademoiselle? reprit vivement la jeune femme; nous possédons un clavecin délicieux. — Tu avais une voix charmante au couvent, dit Anaïs. — J'essayerai de me le rappeler, répondit mademoiselle de Savernoy. Nous chanterons, Anaïs, cet hymne à deux voix que tu aimais tant.

Mademoiselle de Préville et Jeanne s'éloignèrent.

Le jeune militaire reprit sa place sur le coin du banc de bois. Il ramassa la broderie qui était tombée à terre et en la rendant voulut baiser le bout des doigts de la comtesse. Celle-ci retira vivement la main.

— Vicomte, vous ramassez trop souvent ma broderie. — Vous la laissez si souvent tomber, comtesse. — Prenez garde, vous avez dérangé votre moustache. — Vous me refusez donc votre main à baiser? — Il faut bien réserver quelque chose pour demain, mon cher vicomte. — Ah! répondit le jeune homme, qui devint sérieux malgré lui, c'est mal de dire : *A demain!* C'est un mot qu'on ne connaît pas ici. — Vicomte, voilà que vous ressemblez à un amoureux de bergerie; je vais au clavecin.

C'était une scène de boudoir, à la façon du siècle de Louis XV, sur un banc de la Conciergerie.

Mademoiselle de Préville et mademoiselle de Savernoy s'étaient arrêtées toutes deux devant un vieillard, qui les tenait chacune par la main et leur parlait de cette voix douce et grave de la vieillesse.

Jeanne l'écoutait et le regardait comme elle eût écouté et regardé son père.

— Mes enfants, leur disait-il, vous êtes bien jeunes et je suis bien vieux. C'est la première fois que les deux extrémités de la vie se touchent de si près. — Est-ce que vous souffrez, monsieur le duc? lui dit mademoiselle de Préville, vous êtes bien pâle? — Un peu, reprit le vieillard d'une voix oppressée.

Et il ferma les yeux.

— Ma sœur, dit Anaïs en embrassant Jeanne, la représentation est finie.

Le vieux Dupuis avait suivi Jeanne pas à pas. Tout ce qu'il voyait et entendait lui causait une stupéfaction des plus grandes. Ses idées sur la mort étaient complétement bouleversées.

Pendant que mademoiselle de Savernoy causait avec la jeune comtesse, il avait regardé une partie de cartes qui

se faisait dans un des coins de la salle. Les deux joueurs semblaient fort attentifs à leur partie.

— Je ne les comprends pas, dit-il en lui-même, et je veux bien être pendu si je pourrais distinguer un valet d'une dame. — J'ai le roi, dit l'un des joueurs en riant.

Gracchus fit un bond sur lui-même.

— A-t-on jamais vu dire de ces choses-là?... murmura-t-il entre ses dents; c'est dans le cas de nous faire couper le cou à tous sans désemparer. — Mauvais signe! reprit l'autre, les rois ont du malheur aujourd'hui. — Ils perdent une fois, ils gagnent vingt. — Est-ce que vous ne trouvez pas cette partie un peu compromettante? se hasarda de dire Gracchus à l'un des joueurs. — Mon cher monsieur, répliqua celui-ci sans se détourner, on n'a rien de mieux à faire ici qu'à se compromettre, ça calme les nerfs. — Et puis, ajouta l'autre avec une gaieté quelque peu soldatesque, on ne fait guère attention à ce que l'on dit quand on n'a plus *la tête* à soi.

Gracchus trouva le mot spirituel, mais désagréable.

Pendant ce temps la jeune comtesse chantait au clavecin.

— Qui dirait, pensa Gracchus en s'adossant contre le mur, que demain les trois quarts de ceux qui sont ici n'y seront plus peut-être? Pourvu que le citoyen Georges parvienne à nous tirer de là!

Le bras de Jeanne vint s'appuyer sur le sien. Le pauvre homme ne put s'empêcher d'avoir un tressaillement.

— Tu m'as fait une peur! lui dit-il; j'ai cru que... — On venait déjà nous chercher? interrompit la jeune fille de sa voix douce et triste.

Et se levant sur la pointe de ses pieds pour l'embrasser :

— Anaïs, dit-elle à sa compagne, Dieu n'a pas mis sur la terre deux cœurs aussi bons que celui-ci.

Mademoiselle de Préville s'approcha de Dupuis, et comme avait fait Jeanne, elle lui tendit son charmant visage.

— Il n'est pas possible, dit-il en posant ses mains sur les épaules des deux jeunes filles, que vous ne nous portiez pas bonheur; il n'y a qu'un instant, je vous regardais; à vous voir, on eût dit les deux ailes d'un ange.

Tout près d'eux était un jeune homme.

Il tenait son visage dans une de ses mains; l'autre était retombée sur ses genoux. A ses pieds un crayon et un morceau de papier.

— Pauvre jeune homme! dit Anaïs, depuis hier qu'il est arrivé, il est ainsi. Il n'a pas prononcé une seule parole, et bien des fois, j'ai vu des larmes couler entre ses doigts.

Tout en parlant, elle avait ramassé le crayon et le morceau de papier. Au moment où elle allait replacer silencieusement le crayon dans la main qui s'était à moitié fermée sur les genoux du jeune homme, ses yeux se portèrent sur le papier.

— Des vers! dit-elle.

Et elle se mit à les lire à demi-voix. C'était comme une mélodie lointaine apportée par le souffle du vent.

Pourquoi donc regretter la terre?
Près de Dieu seulement on cesse de souffrir;
C'est monter vers le ciel, mais ce n'est pas mourir.
Demain je reverrai ma mère.

A mesure que mademoiselle de Préville lisait, le jeune homme relevait la tête. Il semblait écouter l'écho de sa pensée. Elle continua :

Dans ces jours de grande douleur,
Heureux qui n'a connu l'amour, ni l'espérance,
Car il retourne à vous sans regret ni souffrance.
Lorsque vous l'appelez, Seigneur!

Il n'y avait plus rien de tracé sur le papier.

Le jeune homme s'était redressé tout à fait, et ses yeux,

dans lesquels brillaient des larmes à moitié séchées, semblaient regarder l'espace.

Il reprit, en laissant errer sur ses lèvres un amer sourire :

Lorsque la dernière heure sonne,
Heureux qui tend la main à des amis d'hier,
Son front ne pâlit pas, son regard reste fier,
Et la mort est une couronne.

Puis semblables aux cordes d'une lyre que les doigts ne font plus vibrer, ses lèvres cessèrent de tressaillir, sa bouche devint muette, et il inclina de nouveau silencieusement la tête.

Jeanne était devenue toute pensive et ses yeux étaient humides; les larmes qui coulaient goutte à goutte de ce gémissement retombaient sur son cœur.

Elle continua de marcher avec Anaïs pour aller s'asseoir dans un des coins de la salle.

Mais tout à coup un cri bien faible se fit entendre à l'autre extrémité. Quelque léger qu'il fût, chacun l'entendit, et il y eut de ce côté de la salle un grand mouvement. Puis, au milieu du silence qui s'était fait subitement, une voix dit :

— Il est mort.

Le vieux duc avait rendu son âme à Dieu.

Alors chacun s'approcha de ce visage inanimé, sur lequel il y avait la double majesté de la vieillesse et de la mort, et comme des roseaux que plie le vent, toutes les têtes s'inclinèrent.

C'était un spectacle triste et touchant que tous ces prisonniers ainsi agenouillés à terre, eux, que la mort touchait de si près; on entendait le frémissement des lèvres qui murmuraient une prière.

Quand le guichetier de service entra, il s'arrêta lui-même muet et étonné.

Le cynisme de ces hommes qui s'étaient fait une cui-

rasse d'airain contre toute chose sainte et sacrée, courbait involontairement le front.

Il resta un instant ainsi sur le seuil; puis secouant sa lourde tête comme il eût fait de son trousseau de clefs, et s'avançant d'un pas rude et brusque jusqu'au fond de la salle, il regarda le vieux duc étendu sur le banc. Les deux mains du vieillard étaient jointes.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est? dit le guichetier. En v'là un qui a fini son affaire; comme s'il ne pouvait pas attendre jusqu'à demain, on l'aurait aidé.

De semblables paroles étaient si naturelles et si simples dans la bouche de ces hommes, que nul ne détourna la tête et ne parut s'en étonner.

Quelques instants après, ce guichetier revint avec un de ses camarades et emporta le cadavre.

Mais aucun des prisonniers ne s'assit sur le banc où le vieux duc était mort.

Pendant ce temps, un drame se jouait dans un coin de Paris, rapide comme tous les dénoûments, sanglant comme toutes les calamités et portant avec soi le dernier mot de folles espérances, dans un dernier cri de martyre de fidélité.

Quand la fidélité ne peut plus espérer, elle demande à mourir. Se résigner est la vertu des cœurs de marbre; pour les autres, les jours sont des années, les mois des siècles.

Et puis, qui sait?... C'est un mot jeté au hasard qui a révélé pour la première fois à l'homme l'écho des montagnes dont la voix parle après lui. La fidélité qui veut agir est une folie comme le martyre peut-être, mais la fidélité qui se croise les bras est un mensonge. Attendre n'appartient qu'à Dieu qui a l'éternité.

Tous les nœuds de cette association mystérieuse que nous avons suivie depuis la Provence se brisaient jour par jour; les lambeaux déchirés gisaient à terre avec une longue traînée de sang; les uns s'appelaient Lyon, les autres Bordeaux, Nantes, Vendée; partout des corps

morts, amoncelés à faire des montagnes humaines et du sang à rougir les fleuves.

La France entière serrée à la gorge palpitait sur l'échafaud.

A Paris s'étaient réunis les derniers tronçons. La mort de Danton, de Camille Desmoulins, de Fabre d'Eglantine avait décapité la Montagne. La fumée de ce sang républicain monta au cerveau, une agitation tumultueuse, et ruissela dans la capitale avec de sourds murmures.

A peine furent-ils morts que cette Convention, sanguinaire par lâcheté, lut l'ambition effrénée de Robespierre sur ces troncs décapités, et pleura la perte de ceux qu'elle n'avait pas osé défendre. La consternation fut générale. Si la hache frappait ainsi les bras qui la guidaient, tout était perdu, la révolution remontait à sa source.

Ce moment était donc favorable pour tenter un soulèvement, pour semer la terreur dans la foule et en appeler aux passions extrêmes. Certes, si, par quelque audacieuse entreprise, les membres du Comité de salut public eussent été subitement arrêtés et poussés, avec de longs cris d'indignation, soit à la Conciergerie, soit à l'Abbaye, soit au Luxembourg, leur popularité appuyée sur l'échafaud eût glissé dans tout ce sang nouvellement répandu.

Aussi fut-il subitement arrêté par les fidèles de la Vieille-rue-Saint-Jacques et de la rue de la Corderie, que l'on tenterait dans la nuit même un coup décisif, afin de ne pas laisser échapper cette chance inespérée de succès.

Le mot d'ordre fut donné, des signes de ralliement échangés. L'attaque devait être simultanée sur différents points, pendant que des hommes disséminés par groupes, en appelleraient à la vengeance du peuple des assassinats commis par Robespierre et les siens. En outre, on avait appris que les membres les plus influents du Comité de salut public, justement inquiets de l'opinion populaire, devaient se réunir en conseil pour asseoir le règne absolu de la terreur sur de nouvelles victimes, et étouffer

dans la mort les murmures comme les gémissements.

Les principales dispositions de l'attaque frappaient sur trois points importants :

Envahir le Temple pour enlever les prisonniers, mettre en arrestation les membres du Comité de salut public, forcer les portes de la Conciergerie et allumer le flambeau de l'insurrection révolutionnaire contre la révolution elle-même.

Mais Dieu, dans sa suprême volonté, n'avait pas encore marqué cette nuit pour l'expiation et la vengeance : les héros sanguinaires de la république n'avaient pas encore assez amassé de crimes sur leur tête, il fallait que leur immolation fît monter au ciel un cri général de reconnaissance envers la divinité.

Continue, continue encore quelques mois ton rôle de martyre résignée, pauvre France! Laisse verser une à une les gouttes de ton précieux sang; holocauste humain, chaque tête qui tombe est un pas vers la délivrance. L'ange protecteur avance, tenant dans la main droite le glaive foudroyant de la justice éternelle, et les Philistins seront écrasés sous les débris de leurs idoles impies.

En traçant ces lignes à plus d'un demi-siècle de distance de ces funèbres jours, le cœur bat d'une émotion immense, la pensée tressaille, délivrée et radieuse, et la plume de l'écrivain voudrait devancer l'aile du temps.

Que de nobles cœurs pourtant en mourant ont désespéré de la patrie!

La nuit était venue, séchant de sa froide haleine, sur le pavé sanglant, les traces de ce premier suicide du peuple; et le jour semblait avoir emporté avec lui le tumulte des pensées et le murmure des voix.

Le marquis de Savernoy, enfermé avec le comte de Montmaur, le général Dillon, le baron de Bellegarde, et deux ou trois autres cœurs fermes et dévoués qui devaient être à la fois dans l'action la tête et le bras, arrêtaient les dernières dispositions de l'attaque.

Le vieux gentilhomme sentait en lui ce léger tressail-

lement intérieur qui s'empare de nous le jour des grands événements, mais aussi ce calme résolu d'un fait accompli qui purifie le cœur.

— Dans deux heures, dit le marquis en se levant, notre destinée sera dans la main de Dieu.

Le général Dillon était pâle.

— Puisse le spectacle de tant d'attentats lâches et infâmes, dit-il, avoir enfin éclairé l'esprit du peuple! Je n'espère pas le succès, mais, ajouta-t-il d'une voix amère, j'aspire au combat. — Aujourd'hui, dit le marquis, c'est la vie qui sépare, c'est la mort qui réunit. Oui, vous avez raison, général, il ne s'agit plus d'espérer, il s'agit de combattre, car chaque jour nous enlève la foi en nous-mêmes, et avec elle l'espérance qui est la force et l'énergie.

Sa voix, si mâle et si ferme pendant qu'il parlait, semblait mouillée de larmes.

— Jusqu'au dernier jour, j'ai conservé cette foi pure et intacte; j'en ai semé les étincelles sur la France, et toutes se sont éteintes une à une dans le sang. La trahison du comte de Versant nous a porté une blessure mortelle; sans nul doute un de nos agents a été arrêté ce matin; car on ne l'a plus revu; en attendant plus longtemps, nous partirions tous ainsi, le moment nous seconde. — Oui, dit le comte de Montmaur, l'hésitation serait notre ruine certaine. L'abattement général se changera peut-être en indignation et viendra à notre secours.

Dillon jeta son manteau sur ses épaules.

— Allons, dit-il, nous pousserons ce soir le vieux cri de la France : Montjoie et Saint-Denis! Tout est bien convenu, vous, marquis, au Temple; vous, comte de Montmaur, à la Conciergerie; deux d'entre vous, messieurs, bien accompagnés, iront aux Carmes et au Luxembourg, tandis que les autres parcourront les différents quartiers, soulèveront les esprits au nom du massacre des plus purs républicains, et sèmeront l'agitation sur tous les points afin de diviser les forces de nos ennemis; moi, si

Dieu m'est en aide, j'aurai en mon pouvoir avant le lever du jour, les principaux membres du Comité de salut public.

Tous se serrèrent la main et se séparèrent.

Dans la pièce voisine étaient Baptistin et Crépaux, fidèles soldats de garde.

Tous deux, le visage pâle, agité, s'entretenaient bas lorsque le général Dillon qui sortait le premier ouvrit la porte.

Cette pièce était obscure, ce qui fit que nul ne put remarquer l'altération de leurs traits.

Baptistin disait :

— Moi, avec M. le marquis. Toi, là-bas.

Crépaux inclina la tête affirmativement, et comme le comte de Montmaur allait sortir, il s'approcha de lui :

— Monsieur le comte, dit-il à voix basse, veut-il me permettre de l'accompagner dans l'expédition de ce soir?

Le comte de Montmaur se retourna.

— Certainement, mon brave Crépaux. Qu'y a-t-il donc?
— Il y a, monsieur le comte, ajouta le serviteur d'une voix plus basse encore, que mademoiselle de Savernoy a été arrêtée ce soir et qu'elle est à la Conciergerie. — Je te comprends, Crépaux. Viens!

Crépaux alla serrer la main de Baptistin.

— Ils me tueront, monsieur Baptistin, lui dit-il dans le creux de l'oreille, ou je la sauverai : chacun son tour.

Le vieux serviteur avait des larmes dans les yeux. Il embrassa Crépaux.

Tout le monde était parti.

Le marquis de Savernoy était seul.

Au moment de rentrer dans la salle où s'était tenu ce dernier conciliabule, il aperçut Baptistin debout dans l'ombre.

Il alla à lui, et lui tendit les deux mains avec cette effusion qui fait que dans chacune d'elles il y a une partie du cœur.

— J'ai idée, lui dit-il, que c'est aujourd'hui mon der-

DISTRIBUTION GRATUITE

DU

MUSÉUM LITTÉRAIRE

ET DE LA

GALERIE LITTÉRAIRE.